

## Le génocide des Tutsis au Rwanda (1994)

« Les criminels génocidaires tuent dans un élan collectif, au nom des ordres donnés, avec l'assentiment de leur conscience, dans une visée d'assainissement et d'épuration. En période de vague génocidaire, leur grand nombre est la règle. Leurs personnalités se recrutent dans une gamme très large d'hommes ordinaires. Devoir, obéissance et idéal conjuguent leurs effets pour anéantir tout scrupule et inverser la valeur accordée aux actes. [...]

Je m'appuie [...] sur le livre remarquable de Jean Hatzfeld *Une saison de machettes*, dans lequel l'auteur rapporte les témoignages de prisonniers Hutus qui avaient participé au génocide du Rwanda. [...] En lisant *Une saison de machettes*, on ne peut qu'être saisi de la façon dont ces hommes partent en groupe le matin, comme pour aller au travail, rentrant le soir pour se livrer aux bavardages et aux libations d'après le labeur.

La deuxième étape de ce travail psychique homicidaire, consiste en un renversement, une subversion des références morales : je ne sors plus du rang en devenant un criminel, en transgressant la loi et en me mesurant à Dieu ; non, c'est même le contraire, j'agis au nom de mes chefs, de mes supérieurs, d'une idéologie. J'agis au nom d'un idéal conformiste, par obéissance. Je renforce mon appartenance identitaire. D'ailleurs, les autres font comme moi et si je n'y allais pas, je ferais preuve d'un manque de courage. Le mal partagé devient un bien collectif.

Le mécanisme suivant consiste à chosifier l'autre, à le mettre au rang d'animal. Les Hutus ont employé à propos des Tutsis les mêmes métaphores bestiales que les nazis. Tuer un juif, c'était débarrasser la terre d'un cancrelat, d'un pou, d'un rat, d'une vermine, soit les animaux perçus comme les plus répugnants de l'échelle animalière. Cette déshumanisation de l'autre va de pair avec la robotisation de soi, au nom d'un idéal collectif et d'une obéissance à des ordres. Il s'ensuit une indifférence radicale à l'autre. [...]

Ce que les propos d'Ignace, page 56, illustrent tragiquement : « Dans l'état où on était, ça ne nous faisait rien de penser qu'on était en train de couper nos avoisinants jusqu'au dernier. C'était devenu un aller de soi. Ils n'étaient déjà plus nos bons avoisinants de longue date, ceux-là qui tendaient le bidon de boisson au cabaret, puisqu'ils ne devaient plus être là. Ils étaient devenus des gens à débarrasser, si je puis dire. Ils n'étaient plus ce qu'ils étaient auparavant et nous non plus. On n'était pas gêné d'eux, ni du passé puisqu'on était gêné de rien ». [...]

Léopold, page 176, exprime de façon limpide la déshumanisation de l'autre par le tueur génocidaire : « On ne considérait plus les Tutsis comme des humains. Ni même comme des créatures de Dieu. On avait cessé de considérer le monde comme il est, je veux dire comme une créature de Dieu. » [...]

« On ne voyait plus des humains quand on dénichait des Tutsis dans les marigots. Je veux dire des gens pareils à nous, partageant la pensée et les sentiments consorts. La chasse était sauvage, les chasseurs étaient sauvages, le gibier était sauvage ; la sauvagerie captivait les esprits », explique Pio en page 57. Quand ce n'est pas une proie que l'on chasse, c'est une vermine que l'on écrase : « Il fallait, dit Eli en page 20, abattre tous les cancrelats, tous les poux. » »

Source : Zagury Daniel, « Tueurs en série et acteurs de génocide (pour que tuer devienne facile) ». URL : <http://goo.gl/MNeCRh>

« [M]ilitaires et miliciens sont trop peu nombreux pour tuer les Tutsi dans les proportions souhaitées, c'est-à-dire à grande échelle et dans un temps très court. Conformément au discours officiel du nouveau gouvernement, la défense du pays est de la responsabilité de tous, ce qui revient à inciter l'ensemble de la population au massacre. À cette fin, les organisateurs remettent en vigueur l'ancienne pratique coloniale, reprise par l'administration rwandaise des corvées communales obligatoires (*umuganda*). Il s'agit de travaux effectués dans l'intérêt public : défricher la brousse, réparer des routes, creuser des fossés anti-érosion, etc.

L'*umuganda* était mis en œuvre par le *nyumbakumi* (chef de quartier responsable d'un groupe de dix foyers), qui tenait un registre des présences et avait le pouvoir de mettre à l'amende ceux qui ne participaient pas aux sessions de travail collectif. Dans le cas présent, ce travail d'intérêt collectif, cette cause nationale urgente, devient l'élimination de l'ennemi tutsi, y compris le voisin.

[...] Concrètement, ce sont les bourgmestres (maires) qui ont la charge sur le terrain d'encadrer la population et de susciter la dénonciation des « suspects ». Ils envoient leurs subordonnés de maison en maison pour enrôler tous les hommes et leur dire quand ils doivent « travailler », ce mot signifiant tuer et voler. [...]

Si le groupe permet de transformer l'individu en tueur, la pratique répétée du massacre conduit celui-ci à se construire de nouvelles représentations des victimes de nature à lui faire justifier ce qu'il fait. [...] Ainsi les pratiques de massacre sont-elles littéralement productrices de nouvelles rhétoriques, d'un nouveau vocabulaire. Elles utilisent des mots qui empruntent à des activités très diverses (la chasse, le travail, la santé, etc.) pour masquer la réalité du meurtre d'êtres humains. [...]

L'un des lexiques les plus fréquents, souvent commun à différentes cultures, relève du bestiaire et de la chasse. On l'a noté : la propagande du régime a déjà pu antérieurement décrire ses ennemis comme des animaux (tels que les rats, poux, cafards, vermine ...). [...] Le chercheur américain d'origine rwandaise Charles Mironko a noté, dans ses entretiens avec d'anciens tueurs, leur usage fréquent du mot kinyarwanda *igitero*, qui renvoie à deux significations : d'une part celle de la chasse, d'autre part celle d'une nécessaire solidarité communautaire face au danger. De là à se lancer ensemble à la poursuite de cet inquiétant gibier pour s'en faire un bon festin, il n'y a qu'un pas, souvent repérable dans les propos des tueurs en pleine action. [...]

Au moment du meurtre, les tueurs peuvent encore recourir à d'autres rhétoriques pour donner sens à ce qu'ils font. L'usage de certains mots, de certaines expressions vise à masquer et banaliser les réalités du massacre. Au Rwanda, celui-ci est souvent assimilé à un type particulier de « travail », ce qui lui donne un aspect banal sinon quelconque, en tout cas utile pour la communauté, une forme de « débroussaillage » des collines, comme s'il s'agissait d'une activité agricole. Le massacre est encore assez souvent présenté comme une entreprise de « nettoyage », un mot que l'on retrouve dans l'expression « nettoyage ethnique », mais aussi dans le langage militaire : « nettoyer le secteur ». Dès lors, la réalité du massacre disparaît derrière la notion positive de propreté, voire de santé. [...]

La conformité au groupe constitue [...] un autre] axe fondamental du mouvement de bascule vers le massacre. [...] Outre la pression venant des chefs, le groupe peut en effet être considéré par lui-même comme une source de pouvoir sur l'individu. Cette pression, autant psychique que physique, provient de la peur de se faire rejeter de ce groupe, et, plus largement, de se retrouver au ban de la société. Cette tendance à la conformité résulte d'abord de la pression sociale générale qui se développe dans un pays en état de crise, chacun devant choisir son camp : être avec « nous » ou avec « eux ». En 1994, au Rwanda, cette polarisation politique et identitaire atteint un point d'incandescence. L'ambiance sociale est à la tuerie et il est très difficile de se mettre en dehors de cet état d'esprit collectif. [...]

Pour créer un véritable esprit de corps, le groupe se donne parfois des rites d'initiation à travers lesquels le nouveau venu est sommé de prouver sa loyauté en tuant pour la première fois, sous les regards de tous. Dans la région de Musebeya, encore épargné, Alison Des Forges raconte que les Hutu qui n'avaient pas encore tué de Tutsi étaient traités de « complices » (*ibytso*). On les menaçait : « Venez avec nous, sinon nous allons vous tuer ! » Puis un groupe capturerait un Tutsi et on leur disait : « Tuez-le pour montrer que vous êtes vraiment avec nous ! »

Ces rites d'initiation ne sont pourtant pas toujours nécessaires tant la tendance à faire comme les autres peut être dominante et donc prescriptrice du comportement de chacun. Ce qui compte avant tout, c'est la volonté de ne pas perdre la face, c'est-à-dire de ne pas apparaître comme un « lâche ». »

Source : Jacques Semelin, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides* (2005).